

Claude ESTEBAN est né en 1935.

Poèmes

La saison dévastée, D. Renard éditeur, 1968.
Celle qui ne dort pas, Paris, 1971.
Croyant nommer, Galanis, 1972.
Dans le vide qui vient, Maeght, 1976.
Comme un sol plus obscur, Galanis, 1979.
Terres, travaux du cœur, Flammarion, 1979.
Conjoncture du corps et du jardin, Flammarion, 1983.
Douze dans le soleil, Orange Export, 1983.
Le nom et la demeure, Flammarion, 1985.

Essais

Chillida, Maeght, 1972.
Veilleurs aux confins, Fata Morgana, 1978.
L'immédiat et l'inaccessible, Galilée, 1978.
Un lieu hors de tout lieu, Galilée, 1979.
Palazuelo, Maeght, 1980.
Traces, figures, traversées, Galilée, 1985.

Traductions

Octavio Paz, *Le Singe grammairien*, Skira, 1972 ; Flammarion, coll. Champs, 1982.
Jorge Guillén, *Cantique*, Gallimard, 1977.
Octavio Paz, *Pétrifiée Pétrifiante*, Maeght, 1979.
Poèmes parallèles, Galilée, 1980.

Claude ESTEBAN

—

Lecture
Mercredi 19 Mars 1986
à 19 h 15
dans l'auditorium du Musée

—

Entrée Libre

BULLETIN A. R. C. LITTÉRATURE

PRÉSENTÉ PAR EMMANUEL HOCQUARD

au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris
11, avenue du Président Wilson - 75116 Paris

neuvième année

N° 159

Claude ESTEBAN

Sous la fenêtre, les feuilles parcheminées du canna. Parfaites, orgueilleuses. Oriflammes de la chaleur. Soudain la pluie, avec ses boules furibondes. Ne pas les quitter du regard. Traçantes, perforantes. Toujours plus justes dans l'assaut. Prendre modèle. Palmes vertes qui brinquebalent, se redressent. Rien n'y fait. Billes plutôt, milliers de billes visant le rouge des fleurs. Bondissements, éclats, zébrures liquides. Puis le ciel, presque noir. Aux quatre portes de l'espace, la foudre et ses marteaux. Hélant les feuilles, criant aux feuilles la fin des soliloques exaltés.

*Dans ce récit, la mémoire et l'oubli partaient ensemble.
Mais l'oubli, à chaque ligne, gagnait.*

Je marche dans cette île. Dans les mots de cette île. Clôture double, encerclement délibéré. Je m'applique. Dans mes pas, dans mes phrases. C'est encore la même syntaxe. Arpentage des sentiers battus. Je fais plus. Le territoire est trop vaste, je le divise. Je découpe une autre île dans l'île. Un jardin sans issue. La verdure, à portée de geste. Des murs partout, durcissant l'horizon. Parallèle au jardin, une chambre. Pour des peintres, parfois, je me suis octroyé tous les privilèges de la langue. Dans cette chambre. Sans regretter la richesse, puis la perte venue de la richesse. Tous les mots affluaient. Ils me quittaient sur la porte. J'avais à rejoindre, touffe par touffe, le lieu de la gravité. On ne maîtrise rien, disais-je alors, on mérite. Par des blessures secrètes, par des entailles dans la chair. Confidence faite au papier. Et cette page, à son tour, comme une île. Soigneusement découpée. Une seconde, j'ai pensé aux spectacles de la veille. Sans consistance, maintenant. Mon corps s'en était trop mêlé. Faute de mieux, j'ai travesti le réel en de quelconques verbiages. Puisque les choses m'échappaient, je camperais toute une vie sur mes frontières morales. J'ai marché dans cette île, toute une vie.

Parfois, descendre vers le port, c'était un signe de reconnaissance adressé à l'autre, malgré le bruissement ininterrompu des consonnes.

Aux matins de septembre, lorsque la brume vient sur la rousseur des herbes. J'invente le récit d'une île imaginaire. Je la peuple de voix, de spectres, d'oiseaux magiques. Ce sont les premiers mots du récit. Aux matins de septembre, sur la lande. Un récit qui veut rompre avec l'assoupissement de l'été, la chaleur méridienne des voyelles. Ici, dans mon récit, la tête ne gouverne plus. C'est la peau, c'est la mobilité des fibres qui décide. Qui me dicte l'intrigue. Oh, très simple. L'indéfini du corps l'enrichira. L'espace duveté comme le ventre d'une mouette. Je n'en suis qu'au début. Lorsque la brume vient, aux matins de septembre, ici, dans le récit.

Pour avancer, j'avais cru bon de m'entendre avec le gravier de la route. Une manière de ralentir le regard.